

8° La sympathie qui lie entre eux les divers êtres de même espèce, donne lieu à des phénomènes fort remarquables. L'un de ces phénomènes est la tendance à l'*imitation*. La puissance de ce moyen de propagation des affections nerveuses, est prouvée par des faits nombreux (1).

b. — Actes locomoteurs. — 1° L'exercice, si salutaire quand il n'excède pas la mesure des forces, devient nuisible quand il est porté jusqu'à la fatigue et que celle-ci se réitère et devient habituelle. Alors la constitution la plus énergique s'affaiblit et s'altère (2).

2° Un repos excessif, une vie trop constamment sédentaire, produisent la débilité des organes locomoteurs, diminuent la tonicité, favorisent la formation des fluides muqueux et adipeux, disposent aux affections lymphatiques, à la pléthore, etc.

3° Les efforts, c'est-à-dire les contractions violentes, brusques et simultanées d'un certain nombre de muscles, peuvent produire des désordres graves dans la structure des organes (distensions, ruptures, etc.)

c. — Actions sécrétoires et excrétoires. — 1° Toute évacuation trop copieuse ou longtemps continuée est une cause d'affaiblissement. Mais, en général, cette augmentation de sécrétion est elle-même un effet pathologique. Ainsi, les sueurs abondantes, les flux d'urine, une salivation prolongée, constituent souvent de véritables maladies.

2° La rétention des fluides sécrétés produit encore des états morbides variés. Le séjour de la bile dans sa vésicule est considéré comme cause d'ictère; la rétention prolongée de l'u-

Paris, « de ces drames douloureux dont l'action détruit la paix et le bonheur; plaies secrètes, » profondes, quelquefois mortelles, souvent recouvertes de sourires, de tranquillité, d'orgueil et » de mensonges! Il y a là, pour la vie, pour la santé, plus de causes destructives, plus d'épuisement, plus de maladies, que dans les principes les plus malfaisants de la nature matérielle. » (*Bulletin de Thérapeutique*, t. XX, p. 9.)

(1) *De l'imitation contagieuse et de la propagation sympathique des névroses et des monomanies*, par M. Prosper Lucas. Thèses de Paris, 1833.

(2) Moulins; *De morbis ab excessu motionum corporis*. Halæ Magdeb., 1739.

rine dans la vessie détermine des accidents très-graves, etc.

3° La suppression brusque d'une sécrétion provoque un ébranlement fâcheux dans l'économie; et si une autre sécrétion ne vient pas suppléer à celle qui manque, il peut en résulter des congestions, des phlegmasies, des hémorrhagies, etc. Ainsi, la suppression de la perspiration cutanée par l'impression du froid, est une cause extrêmement commune de phlegmasies des muqueuses, des séreuses, du système fibreux, etc. (1).

4° La cessation d'une évacuation devenue habituelle, comme la suppuration d'un ulcère, d'un exutoire ancien, est une cause déterminante d'un certain nombre de maladies graves.

En général, comme cela a été établi dans le *Précis de Biologie*, l'action interrompue dans un organe ou un appareil tend à se continuer dans un autre (§ XIII, D).

d. — Actions des organes génitaux. — Ces actions se rattachent sous bien des rapports aux précédentes, mais ne leur appartiennent pas sous plusieurs autres non moins importants.

1° L'onanisme, chez les jeunes sujets de l'un et de l'autre sexe, a les plus graves conséquences. Il excite le système nerveux, produit l'amaigrissement, la démoralisation, une faiblesse radicale.

2° Les excès vénériens, à tout âge, mais surtout chez les vieillards et chez les individus d'un tempérament nerveux, n'ont pas des résultats moins fâcheux. Ils deviennent des causes puissantes de maladies, ou ils aggravent celles qui existent déjà. La corruption des mœurs est une source féconde de maladies (2).

3° Les pollutions nocturnes, quand elles sont fréquentes, produisent une débilité et une fatigue pénibles.

4° Une continence prolongée, lorsque les organes manifestent des besoins prononcés, peut avoir des inconvénients pa-

(1) Les expériences de M. Fourcault démontrent l'importance de cette cause. (*Revue médic.*, 1845, t. I, p. 521.

(2) Gleim; *De morum et morborum consensu*. Halæ Magdeb., 1722.

thologiques, mais moins graves et moins fréquents qu'on ne le suppose en général. Ces conséquences dépendent autant, et plus peut-être, de l'influence morale exaltée que de l'exigence physique des organes.

5. Une menstruation trop abondante, irrégulière, déviée ou supprimée, est l'origine d'une multitude de maux.

6° La grossesse modifie profondément l'organisme, augmente l'activité des fonctions assimilatrices, et exerce sur le système nerveux une stimulation plus ou moins vive. De là, les maladies diverses dont cet état se complique si souvent.

7° La parturition est l'acte physiologique le plus grave, le plus périlleux. Il compromet la vie des femmes. L'état pueréral imprime aux maladies qui se manifestent à cette époque un cachet particulier, et toujours une incontestable gravité.

8° La femme qui n'allait pas est exposée à des maux variés.

9° Celle qui nourrit au delà du terme ordinaire, ou dont le lait est trop abondamment sécrété, perd ses forces, maigrit, et si quelque prédisposition fâcheuse existe, sa santé peut s'altérer sérieusement.

2° INFLUENCES HYGIÉNIQUES CONSIDÉRÉES DANS LEUR ACTION SIMULTANÉE,
SOIT INDIVIDUELLE, SOIT COLLECTIVE.

Les causes dont je vais actuellement parler résultent du concours de plusieurs de celles dont je viens de donner le rapide exposé. Ce sont des influences *complexes*. Elles peuvent agir sur un individu ou sur plusieurs. C'est surtout quand leur pouvoir s'exerce sur de grandes collections d'hommes, qu'on peut le plus facilement en distinguer et en suivre les effets.

A. — Professions.

Les professions deviennent des causes multipliées de maladies, en exposant les individus à des influences continues ou répétées. Leurs effets varient selon ces influences elles-mêmes. Or, celles-ci sont très-nombreuses. Je n'en suivrai pas

les innombrables divisions; je ne veux que présenter les principaux groupes, ceux qui, sous le rapport de l'étiologie, doivent être signalés.

1° Il est des professions qui ne s'exercent qu'en plein air, au milieu des degrés les plus variés de température, de sécheresse ou d'humidité, de pression atmosphérique, et qui, en même temps, rendent la fatigue habituelle (laboureurs, vigneron, militaires, portefaix, marins, débardeurs, maçons, etc.).

2° D'autres artisans, sans travailler à l'air extérieur, subissent les variations de température les plus considérables (verriers, fondeurs, forgerons, raffineurs, cuisiniers, etc.).

3° De nombreuses professions exposent à des émanations nuisibles, de nature minérale (ouvriers qui travaillent le plomb, le mercure, etc.); végétale (charbonniers, meuniers); animale (tanneurs, corroyeurs, mégissiers, garçons d'amphithéâtre, infirmiers).

4° Il en est encore qui prédisposent à certaines affections, en exigeant des efforts soutenus de la part de quelques organes (boulangers, danseurs, coureurs, chanteurs, crieurs publics, etc.).

5° Il est des professions qui mettent plus spécialement en jeu certains sens, et par eux excitent le système nerveux. Telles sont celles qui rendent nécessaire une lumière vive (émailliers, orfèvres, horlogers); qui excitent l'oreille (musiciens), l'odorat et le goût (parfumeurs, distillateurs, dégustateurs de spiritueux, etc.).

6° Il en est qui nuisent par l'excès du travail intellectuel, souvent joint au défaut d'exercice musculaire (savants, littérateurs, hommes de cabinet, de bureau).

B. — Conditions diverses de la vie.

Les conditions extrêmes sont l'opulence et le luxe, la misère et la captivité.

a. — Opulence, luxe. — L'abondance, l'usage excessif, l'abus

des meilleures choses, ont souvent les plus graves inconvénients ⁽¹⁾.

C'est surtout parmi les personnes qui vivent dans l'opulence et la mollesse qu'on voit plusieurs affections se développer (névroses, pléthore, goutte).

b. — Misère. — Cette cause, inverse de la précédente, fait plus souvent sentir ses cruelles atteintes. Habitations insalubres, vêtements insuffisants, nourriture grossière, malpropreté, ignorance, souvent penchants vicieux; voilà des occasions nombreuses de maladies (scorbut, scrofules, affections cutanées, maladies chroniques).

Dans les grandes épidémies, c'est parmi les indigents que l'on compte le plus de victimes.

M. Villermé a montré que la vie est plus courte dans les classes pauvres de la société.

c. — Captivité. — C'est une influence funeste sous plusieurs rapports, car, indépendamment des effets débilitants dont la misère est la source, elle produit les maux qui dépendent du défaut d'air et d'exercice, et ceux qu'enfantent la tristesse, le désœuvrement, l'ennui, le désespoir.

c. — Climats.

Les climats, c'est-à-dire les régions de la terre comprises entre certaines limites mesurées par leur distance de l'équateur ou des pôles, exercent une influence dont les éléments sont nombreux.

La température de l'air, la direction habituelle des vents, l'intensité de la lumière, le genre de nourriture déterminé par la diversité des productions du sol, le mode de vêtement et d'habitation, les habitudes de travail ou de paresse, l'état moral, la religion, le gouvernement, les usages si variés des peuples, concourent plus ou moins aux modifications

⁽¹⁾ Muller; *De luzu gravissimorum morbor. fonte.* Lips., 1787.

profondes que les climats impriment à l'espèce humaine.

Ces modifications se traduisent par les différences sensibles des races. Si celles-ci n'en dépendent pas, si elles ont une autre origine, du moins elles semblent avoir pour principale utilité d'accommoder l'organisation aux exigences variées des climats.

Les climats ont une action si puissante sur tous les êtres organisés, qu'il serait impossible de contester celle qu'ils exercent sur l'homme.

L'homme est cosmopolite, il peut quitter sa patrie pour aller vivre sur une terre lointaine. Mais ce n'est pas, généralement, sans quelques difficultés, quelques malaises et souvent de graves dérangements, qu'il rompt ses premières habitudes et se soumet à des influences nouvelles. Il lui faut une certaine période de temps pour s'acclimater et se naturaliser.

1° Dans les *climats méridionaux* (s'étendant de l'équateur au 35° degré de latitude) la température est très-élevée. Elle produit les effets stimulants et débilitants que j'ai précédemment signalés. Une nourriture presque exclusivement végétale, mais rendue excitante par l'usage des condiments libéralement fournis par la nature, ajoute à cette première et principale circonstance.

L'abondance de la perspiration cutanée, une vie molle, oisive, l'abus des plaisirs vénériens, viennent encore augmenter la débilitation.

Cependant, le nègre se montre robuste et résiste vigoureusement à l'influence du climat. C'est parce que son organisation a subi dans la succession des siècles les changements les plus propres à favoriser cette résistance.

En général, les habitants des contrées méridionales sont prédisposés aux maladies aiguës, aux affections graves qui dénotent soit l'altération des fluides, soit une lésion profonde de l'innervation (fièvre jaune, choléra). Les maladies des voies digestives (gastro-entérite, colite, dysenterie), celles du foie y sont plus fréquentes que dans les autres régions (hépatite, abcès du foie). C'est du midi que nous sont venues plu-

sieurs maladies de la peau (variole, rougeole, lèpre tuberculeuse, etc.).

2° Les *climats septentrionaux* (situés entre les pôles et le 55° degré de latitude) modifient l'organisation en sens inverse. Ils refoulent la vie à l'intérieur; mais elle y jouit de toute sa plénitude. Des aliments grossiers, mais abondants et de nature animale, fournissent à une nutrition active. Les fluides organiques, le sang, la lymphe, ont une manifeste tendance à prédominer. Aussi, les maladies inflammatoires et les affections lymphatiques sont-elles assez communes dans ces contrées.

L'influence des climats, si bien appréciée par le génie d'Hippocrate, a surtout été invoquée par un autre esprit d'une profonde sagacité, par Montesquieu, pour montrer les rapports qui doivent exister entre les lois et la diverse nature des nommes.

D. — *Localités.*

L'influence des climats reçoit des positions topographiques les plus remarquables modifications.

Sous une latitude donnée, dans un lieu plus ou moins circonscrit, les degrés de température peuvent varier, même sur une assez large échelle, et des différences non moins marquées s'observer dans les productions végétales et animales. Aux Andes, M. de Humboldt trouva comme superposés les divers climats du globe (1). Les Pyrénées, les Alpes, dont les sommets offrent une image de la zone glaciale, présentent une diversité analogue.

Jetons donc un coup d'œil sur les différences les plus tranchées des localités.

1° Les montagnes et en général les lieux élevés, offrent une plus ou moins grande raréfaction de l'air et une diminution notable de sa température.

Ces lieux sont secs, l'eau s'écoulant incessamment par des

(1) *Tableau physique des Andes et pays voisins, etc.*

pententes rapides. Selon leur exposition, ils reçoivent obliquement ou d'aplomb les rayons du soleil; ils sont exposés aux vents du nord et d'est, ou à ceux du sud et de l'ouest. De là les qualités si diverses qu'ils présentent, les effets différents qu'ils produisent sur l'économie animale. Toutefois, les lieux secs sont en général favorables à la santé.

2° L'inverse a lieu pour les endroits bas et humides, pour les vallées profondes, les gorges des montagnes. L'air s'y renouvelle mal, l'eau stagne, et des vapeurs s'en élèvent. Les maladies asthéniques y sont fréquentes (scrofules, anémie, scorbut, hydropsies).

3° Les marais ajoutent à ces conditions fâcheuses les résultats de la dispersion dans l'atmosphère des miasmes provenant de l'altération putride des végétaux. J'y reviendrai en parlant des causes spécifiques.

4° La nature du sol a une part très-grande à l'influence des localités. S'il est argileux, il retient l'eau longtemps et produit des émanations fâcheuses. S'il est sablonneux ou calcaire, il se dessèche promptement; alors il est plus sain.

La culture assainit les terres les plus insalubres; le voisinage des forêts entretient l'humidité et une température froide.

5° La nature des eaux dont les habitants s'abreuvent, mérite aussi une grande attention. Souvent elles contiennent des sels calcaires. D'autres fois, l'eau ayant séjourné longtemps à la surface du sol, s'est altérée; son usage intérieur peut compromettre la santé.

Hippocrate a tracé de main de maître d'importantes remarques sur ces influences topographiques (1).

6° Les bords des grands fleuves, des lacs, des mers intérieures et même de l'océan, peuvent présenter l'inconvénient des plages marécageuses; mais le voisinage d'une eau courante, les déplacements plus rapides et plus constants de l'air, atténuent cet inconvénient. L'atmosphère au bord de la mer

(1) *Traité de l'Air, des Eaux et des Lieux, II, III, IV.*

est fraîche, pure; elle excite l'appétit, une impression tonique qui seconde puissamment l'effet des bains qu'on y prend.

7° En pleine mer, la ventilation est continuelle, l'impression de l'air est plus vive, les changements de température sont plus rapides et plus sensibles; les mouvements du vaisseau produisent dans l'organisme une commotion qui provoque les contractions de l'estomac et un sentiment de douloureuse anxiété à l'épigastre (mal de mer). Mais cette influence qui semble ébranler si péniblement l'économie, n'a que des effets momentanés et en général plus salutaires que nuisibles.

8° On observe une très-grande différence entre l'habitation des villes et celle de la campagne. Si celle-ci n'est pas voisine d'un foyer miasmatique, si le sol n'est pas insalubre, elle ne peut qu'exercer une influence des plus favorables à la santé.

Dans les villes, au contraire, et surtout dans les quartiers dont les rues sont étroites et les maisons mal aérées, mal éclairées, humides et froides, les maladies chroniques, les scrofules, le rachitis, la phthisie pulmonaire, abondent. C'est aussi dans les villes qu'on rencontre le plus d'affections nerveuses.

9° Les lieux dans lesquels beaucoup d'individus sont réunis, comme les camps, les casernes, les hôpitaux, les prisons, les collèges, recèlent souvent des causes d'insalubrité et deviennent de temps à autre le foyer de maladies graves.

10° Le séjour plus ou moins prolongé dans des lieux profondément souterrains, comme les mines, en privant d'un air suffisamment renouvelé et surtout de la lumière du soleil, altère la constitution des ouvriers et leur prépare des maux plus ou moins dangereux.

11° Des localités de nature diverse peuvent se trouver rapprochées dans un espace limité, une province, un royaume, un empire. Des montagnes, des plaines, des fleuves, des marais s'y touchent pour ainsi dire et exercent sur les populations une influence moyenne dont les nuances se perdent.

Souvent aussi, les mêmes pays passent par des vicissitudes étonnantes, qui en altèrent le climat primitif, en modi-

fient les productions et agissent sans doute aussi sur l'organisme animal.

M. Fuster, par de savantes recherches (1), a prouvé que la France, après avoir été longtemps froide et humide, était devenue, depuis les premiers siècles de l'ère chrétienne et jusqu'au huitième, par l'effet d'une température douce et constante, favorable à la culture de la vigne et des arbres fruitiers; et que, depuis le neuvième siècle, ces heureuses conditions se sont en partie perdues.

Il s'opère, dans toutes les contrées, par l'œuvre du temps, des changements continuels et successifs. Les montagnes s'abaissent, les grandes excavations se comblent, les fleuves se détournent de leur premier cours, les rives s'élèvent en alluvions fertiles, les bords de la mer se criblent de lagunes et de marais, ou se hérissent de dunes envahissantes.

La main de l'homme travaille aussi aux transformations de l'état physique du sol, par la destruction ou la plantation des forêts, les cultures, les constructions, les dessèchements, les irrigations, etc.

La guerre s'est toujours opposée à ces améliorations. Avec la paix, renaissent la prospérité, la civilisation, l'industrie et la fructueuse application des règles de l'hygiène publique.

E. — *Endémies.*

On nomme *endémies* les affections qui sont propres à un pays ou qui s'y manifestent plus communément que dans tout autre. Ainsi, la plique est particulière à la Pologne, et les fièvres intermittentes sont habituelles dans les contrées marécageuses.

Le mot *endémie* (dérivé de *εν*, dans; *δημος*, peuple) indique que la maladie est dans le peuple, qu'elle a comme pénétré en lui, qu'elle est devenue inhérente à sa constitution; tandis que le mot *épidémie* annonce qu'elle passe sur ou à travers le peuple, et ne s'y fixe pas.

(1) *Des changements dans le climat de la France.* Paris, 1845.